

Annexe 6

Correspondances e-mail avec Xavier Löwenthal datant du 18 avril 2020

Première correspondance

De : xavier lowentha

À : Marie

Envoyé : samedi 18 avril 2020 à 16:49:37 UTC+2

Objet : Re: Quelques questions au sujet de la couleur en bande dessinée

Je réponds entre les lignes :

– Pourquoi, dans la bande dessinée d'auteur actuelle, la tendance va-t-elle vers une palette de couleurs restreinte ? Les raisons sont-elles d'ordre économique ? Esthétique ? Narrative ? De l'ordre de la politique éditoriale ? (Un mélange ?)

La première, principale voir unique raison qui a justifié l'usage du noir et blanc par les indés était économique. On travaillait encore, en 1993, avec des caméras, des bromures, des films, des plaques et c'était avant Photoshop.

La différence entre une impression 1 couleur, 2 couleurs ou 4 couleurs était suffisante pour rendre l'usage du NB attractif, et la quadri prohibitive.

Auparavant, jusque dans les années 90, on pratiquait encore la technique du "bleu de coloriage" : les noirs étaient réservés aux contours, au "dessin", et les trois autres couleurs de la quadri, aux couleurs. Les studios Leonardo, qui travaillaient pour les éditions Dupuis, s'en étaient fait une spécialité. Les tons acidulés des bandes dessinées des années 60 et 70 sont la résultante de cette technique. Les couleurs ne contenaient pas une once de noir. Les tons foncés étaient une combinaison du jaune, du cyan et du magenta. Soit des gris, des marrons ou des mauves. Avec les progrès des machines (Heidelberg ou Mitsubishi généralement) et des techniques de flashage, on a pu augmenter les LPI (lignes (de points) par pouce), donc la définition ou la résolution des images imprimées, et il est devenu inutile de travailler en "séparation", on a pu travailler en "sélection directe", soit traiter les images coloriées ou colorées comme on traitait l'impression d'art : comme un

tout. Aujourd'hui, les machines sont à ce point précises qu'on traite les images cmjn à 400 dpi (300 auparavant), et qu'on pourrait aisément, en imprimant plus lentement, les traiter à 600 dpi : le point de trame est invisible à l'œil nu. L'informatique produit automatiquement des trames stochastiques (qui se croisent de façon aléatoires) qui empêchent les phénomènes de moirage et augmentent le gamma de tonalités. L'impression numérique présentait plusieurs défauts : des dominantes de jaune, des brillances des noirs et des formats interdisant le pliage en in-quarto ou in-octavo. Tout cela est à présent résolu, et toutes les types de reliures sont désormais possibles, même pour de tous petits tirages.

On assiste à un retour, récemment, de bichromies ou trichromies, à cause de l'avènement de la risographie, qui utilise d'anciens photocopieurs laser en remplaçant les cartouches standards par des encres préparées. Cette technique permet l'impression de très petits tirages à très faible coût (en gros, une fois la machine installée : le papier. C'est du DIY).

En ce qui nous concerne, donc, à la 5c, ce sont des limitations exclusivement économiques qui nous ont orienté vers le NB puis la bichromie. Ce n'est plus un problème aujourd'hui, et il nous arrive de demander à un auteur de revenir avec un projet en couleur.

– *De votre point de vue, le choix de la couleur (noir et blanc ou niveaux de gris inclus) est-il devenu un élément central de la narration en bande dessinée ? En d'autres mots : la couleur est-elle généralement narrativement réfléchie ?*

On ne dessine pas comme on peint. Il y a naturellement des implications sur la forme. La couleur peut ou non jouer un rôle narratif.

– *Dans le contexte de mondialisation et d'internationalisation actuel, peut-on parler d'influences concrètes sur les auteurs de bande dessinée. Je pense ici au manga et à son esthétique de l'émotion ou au Comic américain mais peut-être y en a-t-il d'autres. Ces influences « étrangères » ont-elles eu, à votre avis, une influence sur l'utilisation de la couleur ?*

Il y a eu des influences, à certaines époques, d'auteurs remarquables et remarquables découverts tardivement en Europe. Pour le comics, je pense notamment aux noirs "synthétiques" et dramatisant d'un Mignola. Le manga et son dynamisme ont exercé une influence sur la génération suivante de dessinateurs. (Une génération, ça va vite, dans ces matières. Les jeux vidéo et leur esthétique, et leur modalités narratives spécifiques, ont exercé une influence considérable sur tous les auteurs nés grosso modo après 1978. Environ aucune sur les auteurs nés avant 1975.) Il ne me paraît pas que ces auteurs aient exercé une influence spécifique sur l'usage de la couleur.

– *En 2016, Romain Renard déclarait : « On est en train de vivre, je pense, un nouvel âge d'or de la bande dessinée, là maintenant, à l'heure actuelle. Il y a tout un nouveau type de bande dessinée qui est là¹ » Êtes-vous aussi de cet avis ?*

1 KABOOM!, l'émission TV 100 % BD !, « Émission BD – KABOOM! #26 - « Melville », l'histoire de Romain Renard. », op. cit.

Je reconnais bien là l'optimisme de ce cher Romain. (Parlant d'influences, celui des séries Netflix et HBO sera encore à penser, et rien ne dit qu'elles seront positives.) Le nouvel âge d'or est déjà derrière nous, il me semble. On attend le suivant. 2024 le préfigure-t-il, ou bien est-il le simple prolongement du précédent ? On vit une nouvelle crise, aggravée par ce virus. Nous sommes très bien armés pour l'affronter, dans la mesure où nous n'avons jamais vraiment espérer vivre de ce "métier". Une crise fait toujours naître de nouvelles choses. Il faudra être attentif à ce qui adviendra, dans les prochaines années, qui sera salubre, vivifiant, excitant.

– *Thierry Groensteen parle de décloisonnement des secteurs de la bande dessinée commerciale et de la bande dessinée alternative. Il parle d'une « certaine convergence entre les évolutions de la grande édition et les visées de l'édition alternative². » Comment définiriez-vous le rapport actuel entre les deux secteurs ? Le secteur alternatif est-il toujours en rupture avec la bande dessinée commerciale ? Pourrait-on en parler de cette manière : l'édition alternative continue de publier des œuvres se voulant différentes de la bande dessinée commerciale, à promouvoir une conception différente de la création en bande dessinée et à vouloir défendre mieux les intérêts des auteurs.³*

Ce sont deux choses différentes, l'intérêt des auteurs et la création. En effet, les éditeurs alternatifs, rassemblés sous l'égide du syndicat qu'ils se sont créés, le Syndicat des Éditeurs alternatifs (SEA) sont attentifs au sort des auteurs, d'autant plus qu'ils sont tous eux-mêmes auteurs. Ils ont rédigé des contrats-types beaucoup moins aliénants pour les auteurs. Des contrats qui prévoient des minima en termes de droits d'auteur, qu'ils sont malheureusement incapables eux-mêmes, le plus souvent, de tenir...

À la 5c, notre spécificité, cependant, réside bien dans le fait de publier des choses que les éditeurs mainstream ne publieraient jamais. Le fait qu'ils publient désormais un spectre beaucoup plus étendu de choses, de thèmes, de genres, nous pousse à des formes de radicalisation. (Nous ne publions pas de genre, ou seulement ironiquement, pour mieux le démonter ou le ridiculiser.) On ne peut pas prétendre que les indés feraient plus de bons livres que le mainstream. Ils font moins de déchet, surtout. Ils publient moins. Ils réfléchissent un peu plus à ce qu'ils publient, puisqu'ils ne peuvent pas publier tout et n'importe quoi. Mais ils publient aussi du déchet, des choses dispensables (nous aussi). Et les éditeurs mainstream se sont mis à republier des chefs-d'œuvre. Comment se positionner alors ? Eh bien en se radicalisant. Notre légitimité consiste à fomentier les conditions pour qu'une œuvre puisse advenir (donc aussi être reçue). Une œuvre qui adviendrait aussi bien, voire mieux, sans nous, nous ne la publions pas.

Je laisse William compléter ou contredire.

Bien à toi,

xavier löwenthal

La Cinquième Couche

2 Groensteen, T. *La bande dessinée au tournant*, op. cit., p. 67.

3 Cette dernière question a été posée par un autre canal. Xavier Löwenthal y répond dans ce mail.

Deuxième correspondance

De : xavier lowenthal

À : Marie ; William Henne

Envoyé : samedi 18 avril 2020 à 19:40:25 UTC+2

Objet : Re: Quelques questions au sujet de la couleur en bande dessinée

Les questions posées dans un mail datant du samedi 18 avril 2020 à 18:33 sont *en italique* :

– En quoi les séries Netflix et HBO ont-elles une influence sur la bande dessinée ? (Ma question semble un peu niaise mais j'aimerais avoir un avis bien précis sur le sujet. La question de l'impact concret et réel sur les auteurs et sur leurs créations, et donc sur la manière de raconter en bande dessinée, pourrait devenir importante. Tout comme celle des jeux vidéo d'ailleurs)

Il est trop tôt pour le dire, mais je soupçonne certains auteurs d'espérer une adaptation Netflix, comme jadis d'autres espéraient une adaptation à Hollywood. Il me semble que le genre "reportage dramatique" sous la forme biopic façon *Tiger king* ou *Wild wild country*, *The act of killing*, etc. fera des émules en bande dessinée, mais tout cela vient déjà du "non fiction" en littérature (*Into the wild*, etc.) (on ne sait plus trop qui, de l'émission strip-tease de Lamensch, Mariage, Bonmariage et Libon, ou des bandes dessinées de reportage de Jean Teulé, furent les premiers à exploiter ce genre). Et toutes les spin off, prequels, midquels, postquels sont utilisées pour tenter de ressusciter ou maintenir l'intérêt pour des séries commerciales.

Les jeux vidéo ont déjà littéralement donné des trucs comme Donjon, mais on remarque déjà une évolution des modes narratifs qui dérive des jeux de plateformes, aussi dans des bandes dessinées tout à fait contemporaines : une narration qui avance par "niveaux", par exemple. Les jeux dérivés de Doom et ses successeurs, aussi : un personnage évoluant dans un environnement plus ou moins post apocalyptique qui doit tuer des ennemis, mais qui peut aussi bien aller pêcher la truite.

– Quand vous dites : « Le nouvel âge d'or est déjà derrière nous, il me semble. On attend le suivant. 2024 le préfigure-t-il, ou bien est-il le simple prolongement du précédent ? » Pourquoi 2024 (la maison d'édition ?)

Oui, la maison d'édition. 2024 et Adverse sont deux choses qui se sont passées ces dernières années qui méritent l'intérêt.

Pour un regard extérieur, le catalogue de l'association ennuie par son homogénéité. On peut sans doute en dire autant de celui du Fremok. Je ne lis pas assez celui de L'employé du moi pour me prononcer. Ils sont bien davantage inscrits dans une tradition issue du comix indé américain.

Des choses magnifiques sont publiées par Thomas Gabison, aux éditions Acte Sud bd. Pour le reste, ça ronronne. Même le punk d'un Pakito Bolino, au Dernier cri, n'étonne plus.

On voit énormément d'auteurs et d'autrices très talentueux sortir des écoles, celle de Strasbourg surtout. Mais ils trouvent les moyens de s'exprimer dans le paysage actuel, sans le détruire. Plus pour longtemps je pense.

– Je reviens à la question suivante et à votre réponse :

« De votre point de vue, le choix de la couleur (noir et blanc ou niveaux de gris inclus) est-il devenu un élément central de la narration en bande dessinée ? En d'autres mots : la couleur est-elle généralement narrativement réfléchie ? »

Votre réponse : « On ne dessine pas comme on peint. Il y a naturellement des implications sur la forme. La couleur peut ou non jouer un rôle narratif. »

Qu'il y ait des implications sur la forme me semble évident. Ce qui m'intéresse est (je reformule) : quand un auteur choisit la couleur, choisit-il cette option – puisqu'il a le choix d'intégrer la couleur ou non – pour des raisons purement esthétiques ou bien pour des raisons liées à sa narration ? Et quand vous demandez à un auteur de revenir avec un projet en couleur, quelles en sont les motivations ?

Les motivations peuvent être simplement commerciales. Souvent, on reçoit des projets qui "manquent de générosité", qui gagneraient à être enrichis au plan plastique : plus de matières, plus d'écritures, de motifs, de contrastes... et pourquoi pas, de couleurs. (Et bien sûr aussi au plan littéraire, même si le terme est impropre, mais nous recevons aussi beaucoup de projets dont l'écriture n'est pas travaillée, comme si elle était inutile ou qu'elle embarrassait l'auteur.) Tant qu'à faire, naturellement, autant utiliser narrativement la couleur.

– Pour les supports périodiques, je pense à 64 pages ou à la revue dessinée. Il y a eu KaBoom aussi et Aaarg ! Je ne connais que très peu ces revues. Elles n'existent pas en Allemagne. J'en ai feuilleté au CBBB et j'en ai quelques-unes ici mais pas assez pour émettre une affirmation sensée. Je me suis demandé si l'expérimentation des codes y était au rendez-vous (et parmi ces codes, la couleur).

Ces revues sont souvent de simples revues de dessin. C'est très bien, je n'ai rien contre. Mais elles sont très peu narratives. Je les connais peu, en fait.

– Une petite réflexion que je me fais et que je partage :

Les Mangas et les comics ont eu une immense influence à différents niveaux : sur le marché de la bande dessinée, sur les auteurs qui les ont lus et qui en ont intégré les codes, sur la manière de raconter dans certaines œuvres (on connaît Moonkey et Frédéric Boilet). Comment se fait-il qu'ils n'aient eu aucune influence sur la couleur ? Les mangas sont traditionnellement en noir et blanc, certes. Mais les premières pages sont parfois colorisées et il existe des éditions spéciales mises en couleurs. Les comics américains connaissent également la couleur. Un auteur ayant baigné dans ces œuvres étant petit devrait être un Obélix, non ? Or, je ne trouve aucune trace d'éventuelles influences détectées dans la recherche ou même en dehors.

Parce que les mangas publiés en français sont toujours en n/b ? C'est sûrement la raison.

– Une autre question me vient d'ailleurs à l'esprit : l'influence des jeux vidéo est-elle décelable ? Je parle ici de nouveau de la couleur.

D'où la question : De quoi les modes d'utilisation de la couleur sont-ils tributaires ? Ce qui a motivé le grand tournant de la couleur directe était la volonté de sortir des carcans de la bande dessinée classique, d'être plus libre. Le tout poussé par une génération consciente d'elle-même et de ses capacités et ambitions artistiques. Depuis, il y a eu peu de changement au point de vue de la couleur. Il y a le milieu alternatif qui depuis des années pousse à une réflexion sur la bande dessinée et sur

ses codes et pousse des portes qui seraient probablement resté fermées (au point de vue de la couleur, l'avènement du noir et blanc a par exemple généré des questions sur l'utilisation de la couleur). Il y a eu aussi la révolution informatique avec la digitalisation des techniques (Photoshop, scanner etc.). Mais il n'y a eu, à mon sens, plus aucune révolution, plus aucune aspiration, mise à part l'aspiration de la reconnaissance et de la légitimation culturelle de la bande dessinée qui a eu lieu dans les années 1990 et 2000. C'est un peu contradictoire : le milieu de la bande dessinée est en crise depuis des années, les auteurs aspirent à plus de libertés artistiques et financières mais, au fond, rien ne bouge vraiment. Où sont les innovations ? Et si elles existent – et elles existent – pourquoi restent-elles tant dans la marginalité ?

Je suis un peu radicale dans mon discours. Mais il y un énorme potentiel complètement inexploité. Je parle de la couleur mais c'est vrai aussi pour d'autres éléments.

Non, ce qui a motivé le grand tournant de la couleur, c'est le progrès technique en imprimerie. Bien sûr, Foligatto, de de Crécy et Xtoyas a été une énorme influence. Et le traitement des noirs d'un Bézian. Ceci pour la génération qui est la mienne.

L'avènement des indépendants et de ce que Dayez et Bellefroid ont appelé « la nouvelle bande dessinée » est bien motivé, lui, par la volonté de sortir des carcans, en allant d'abord vers des thèmes littéraires ou documentaires (ou autobiographiques).

Quant au fait que cela se referme toujours : quand nous avions 20 ans, avec toute l'arrogance et l'extrémisme salubre qu'on peut avoir à cet âge, nous voulions montrer au monde ce qu'on pouvait faire avec la bande dessinée, sûrs que nous étions d'avoir quelque chose à dire et à montrer, que ce que nous faisions était de loin meilleur que ce qui se faisait depuis toujours. Nous ignorions tout ou presque de nos illustres devanciers, de Hara Kiri, Charlie Mensuel ou Bazooka. Tout est toujours à refaire. Les jeunes n'ont je pense aucune idée, ou seulement une idée vague, de ce que nous faisions dans les années 90. Nous et les autres, La 5e Couche, Frigo, Amok, Ego comme X, Strapazin, Boxer, L'Association, etc. réunis sous l'égide de Frigo à Autarcic Comix. C'est ce mouvement-là qui a été à l'origine de ce renouveau qu'on appelle « nouvelle bande dessinée », et dont nous nous sommes exclus nous-mêmes, puisqu'elle n'était que la récupération commerciale de ce qui était récupérable (récupération explicitement souhaitée par des Sfar ou des Trondheim, qui a créé les dissensions que l'on sait, Menu étant sans doute beaucoup plus proche de notre conception des choses).